

PER
R-472
CSN 75

LA REVUE ACADIENNE

Publication Historique et Littéraire

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

2ème ANNÉE

MARS ET AVRIL 1918

No 2

SOMMAIRE

Critique sans malice	- - -	BENJAMIN SULTE
Hymne à l'Astre de l'Acadie, (poésie)		MARIE-ANNE LANTEIGNE
Exposition agricole, etc.	- - -	JEAN FERMIER
A travers vingt-cinq années d'apostolat		R. P. EM. GEORGES
Opérations financières de la Société l'Assomption, 1917.		
Les vocables algonquins, etc.	- -	HON. P. POIRIER
"Par chez nous"	- - -	E. A.

ABONNEMENT ANNUEL - - - \$1.00

DIRECTEUR:

DR EDMOND-D. AUCOIN,

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL.

REDACTION ET ADMINISTRATION:

1918, RUE SAINT-DENIS, 1918

MONTREAL

RENSEIGNEMENTS

A cause de l'augmentation considérable du papier et par là des frais d'impression, la *Revue acadienne* ne paraîtra qu'à tous les deux mois, pendant la guerre, en livraison de vingt pages.

Si toutefois, pendant l'année, les sources de revenu augmentent, nous donnerons vingt pages à chaque mois sans augmentation du prix d'abonnement.

Un bon moyen de faire grandir notre jeune *Revue*, serait d'engager nos amis à se procurer la série complète de l'année dernière qui forme un joli volume de deux cents pages et qui est en vente aux bureaux du Directeur à un dollar (\$1.00). Les nouveaux abonnés désirerons sans doute posséder le 1er volume. Ne retardez pas; dans un mois vous ne pourrez peut-être pas vous le procurer.

Nous formons des vœux pour qu'un plus grand nombre de nos abonnés nous gratifient de leurs écrits dans le cours de l'année.

Parlez-nous de vos ambitions, de vos organisations, enfin de tout ce qui peut intéresser les lecteurs de la *Revue* et l'Acadie vous sera reconnaissante.

VIENT DE PARAÎTRE:

FLEURS DE LYS

Troisième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1918.

*Beau volume in-8 de 160 pages, contenant neuf dessins hors-texte.
Prix: 60 sous l'exemplaire.*

En vente au Secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste, Monument National, Montréal, dans les grandes librairies, et aux bureaux de la *Revue*.

Critique sans malice

Les opinions de M. Rameau ont surgi dans sa pensée à la suite de l'étude de nos institutions seigneuriales, qu'il avait toujours le soin de comparer avec les origines et les développements de la propriété foncière dans l'ancienne France. Un autre que lui se serait contenté de cette dernière connaissance et il aurait envisagé le système colonial de l'Acadie et du Canada comme une affaire comprise d'avance puisque cela se nommait "régime en seigneurie", et il se serait trompé du tout au tout, comme la plupart de ceux qui agissent d'après une idée préconçue.

Échappant à cette erreur fondamentale, il a cherché à "savoir" avant que d'écrire. Par là, il est arrivé à la découverte du fait réel, constant, indéniable: que nous n'avons jamais eu d'organisation féodale, malgré l'expression courante parmi nous: système seigneurial qui porte comme une ressemblance avec "système féodal.

Il a très bien vu et il a su expliquer la différence entre ceci et cela. Tout au plus aperçoit-on dans notre tenure des terres un vague rapprochement avec ce qui existait dans le royaume depuis Charlemagne jusqu'à 1789, où la propriété immobilière prit la forme actuelle et où les lois à cet égard subirent un changement radical.

Cette base essentielle de raisonnement pour comprendre notre colonisation, il l'a parfaitement saisie, comme avait fait, en 1854, le tribunal de légistes canadiens chargé de la modification des lois seigneuriales. Admettons même que M. Rameau, après un bon examen des documents et plaidoiries de cette commission, ait vu clair dans le système et se soit servi de ces lumières pour guider sa marche future, comment en est-il arrivé à écrire en tête de son deuxième ouvrage: *Une colonie Féodale en Amérique?* Le titre contredit le livre.

Supposons que je publie un article, ou un volume pour démontrer que nous n'avons jamais possédé d'école des Beaux-Arts et que j'intitule ce travail: *Ecole des Beaux-Arts en Canada*, on me demandera où je veux en venir.

M. Rameau a fort exactement compris que notre habitant tenait la terre en toute propriété et que le seigneur n'y pouvait prétendre ce qui est le contraire du régime seigneurial de France.

Tout découle de ce point de départ. L'habitant de l'Acadie ou du Canada n'offre aucune ressemblance avec le paysan français des temps féodaux, précisément parce que les deux étaient régis par un régime absolument inverse l'un de l'autre. Nos colonies n'étaient donc pas féodales.

Le malentendu provient du mot "seigneur". D'autres que M. Rameau y ont été pris. Ce qu'était un seigneur sous Henri IV, on le sait, mais personne ne s'avise de rechercher le sens que ce terme pouvait avoir en Canada. Coûte que coûte, du moment où il y a seigneur, il faut l'assimiler aux vieilles coutûmes françaises— alors tout s'embrouille.

Notre seigneur devait être qualifié simplement d'agent de colonisation. Il était moins que cela, à tout prendre. Ceci, encore, M. Rameau le fait voir, sans toutefois oublier de sonner la haute note sur le seigneur. Il ne rencontre pas de colonie féodale, toutefois il lui semble qu'elle est dans l'air. Le seigneur hante son imagination.

Autre point. L'auteur de *La France aux Colonies* et d'*Une Colonie Féodale* donne d'excellents exposés sur la classe d'hommes qui prirent des terre de famille et les firent valoir. C'étaient des cultivateurs-nés. Il le dit, pourtant vous le voyez qui s'accroche à ce rêve de Talon et de Colbert: faire des cultivateurs avec des soldats "à la manière des Romains".

S'il y a quelqu'un inapte à devenir cultivateur ou habitant canadien et acadien, c'est un militaire. S'il y a une différence absolue entre deux choses, c'est bien entre la coloniastion romaine et celle de nos pays. Les Romains subjuguèrent un contreé propice et donnaient à leurs soldats des propriétés en plein rapport arrachés aux peuples vaincus, comme on passe à son propre fils une ferme avec le matériel roulant. Allez donc comparer un tel avantage avec la tâche du défricheur pauvre qui aborde la forêt la hache à la main pour se créer un domaine ! Quand on nous montrera des soldats romains, ou même français, faisant en pays sauvage le travail des pionniers du Canada, alors la comparaison prendra couleur, mais il faudra trouver cela pour se justifier de dire que l'on aurait pu défricher nos terres en licençant des troupes sur le bord du Saint-Laurent.

Malgré l'extrême différence qui place M. Rameau en dehors et au dessus des écrivains français parlant des débuts de notre histoire, il reste chez lui, ça et là, des touches de l'éducation de

son pays et, par conséquent, des manières de voir qui lui échappent en contradiction avec ce qu'il dit quelque part ailleurs. Ceux qui traitent des contrées lointaines sont généralement dans le même cas. Nous en avons des exemples nombreux. Aussi, par exemple, n'a-t-on pas dit et répété que le Canada du temps des Français vivait du trafic des peaux de castor ? Je dis qu'il en mourrait— L'écrivain français a vu la situation en ce qui regardait le commerce des Français et pas du tout en ce qui concernait les Canadiens. La colonie était une exploitation au bénéfice du royaume. La vision française diffère de la nôtre.

Benjamin SULTE.

Hymne à l'Astre de l'Acadie

Des Acadiens, douce Patronne,
Accueille les chants et les vœux,
Exauce-les, Vierge si bonne,
Et souris-leur du haut des cieux.

 Astre de l'Acadie,
 Radiuse étoile du soir !
 Notre cœur t'en supplie,
 Au pays, viens rendre l'espoir !

Notre nacelle, tendre Marie,
Semble vouée aux grés des flots,
Nous t'implorons, Mère chérie,
Viens au secours des matelots !

Pour le pays, l'heure est critique,
Astre béni, guide nos pas,
Les Acadiens, dans ce cantique,
Te jurent amour jusqu'au trépas.

Avec ses croix, et sa misère,
Agrée le don de notre cœur,
Attire le loin de la terre,
Et donne-lui le vrai bonheur.

Marie-Anne LANTEIGNE.

Exposition Agricole et Industrielle

TENUE AU PETIT RUISSEAU, N.E., EN 1917

Partout sur les murs de la salle, se voyaient de grandes pancartes, de grandes affiches envoyées par le contrôleur des vivres au Canada pour recommander à tous une production intense et une sérieuse économie de tous les produits. Le grand cri actuel qui retentit d'un bout du monde à l'autre, c'est: Production et économie. La crise présente des vivres a été aggravée par la guerre mais ne date pas de la guerre—Le mouvement industriel moderne depuis plusieurs années dépeuplait les campagnes au profit des villes. Le dégoût de la terre et des travaux agricoles se répandait partout comme une épidémie et une plaie funeste, aussi les gens prévoyants poussaient-ils le cri d'alarme et prêchaient-ils le retour à la terre. Le clergé toujours clairvoyant, toujours dévoué aux intérêts tant matériels que spirituels des populations dont il a la charge était à la tête et avait travaillé et même réussi à établir des crémeries, mais le grand obstacle était cette conviction erronée et répandue d'une manière générale: qu'ici au moins, à la Baie Ste-Marie il n'y avait aucun avenir agricole, il n'y avait aucune possibilité de faire sa vie et d'élever sa famille en ne dépendant que de la ferme. « La terre n'est pas bonne » c'était la réponse qu'on obtenait invariablement quand on voulait pousser à la culture et à l'élevage.

Presque en même temps que cette campagne pour le retour à la terre et l'établissement des crémeries, s'inaugurait une exposition annuelle, au centre du district, à Petit-Ruisseau. Une exposition agricole, ici à première vue, pour les gens prévenus, était une absurdité—aujourd'hui toutes les préventions tombent devant les faits. Et ceux qui se sont dévoués, qui se sont dépensés tant à l'établissement des crémeries que de l'exposition et qui pouvaient être tentés de croire prêcher dans le désert et perdre leur temps, sont récompensés par les magnifiques résultats qu'ils ont la joie de constater.

Il y avait donc exposition industrielle et agricole—L'industrie, l'habileté des Acadiens, tant hommes que femmes, sont universellement connus. Le bois se plie à tous les caprices, à toutes les fantaisies, à toutes les sculptures et des découpures sous

la main des hommes; la laine, le fil et jusqu'aux vieux chiffons de rebut sous la main délicate des femmes et des jeunes filles— La pâtisserie, la confiserie, l'art culinaire en général n'ont pas de secret pour nos Acadiennes. L'exposition de cette année l'a bien montré—Les enfants des écoles eux-mêmes s'affirment par de belles pages d'écriture, par de jolis dessins qui indiquent de belles dispositions et de futurs artistes, mais n'insistons pas.

Ce qui nous intéresse par dessus tout, c'est le progrès agricole. Oh, ici, quel sujet d'admiration ! Ce pays qu'on disait impropre à la culture, dont la terre, disait-on, n'était pas bonne, produit des fruits, des légumes bien supérieurs, nous disent les juges et les experts, à tout ce qu'on voit dans les autres expositions de la province—mais regardez donc ces choux, non pas gros comme une maison comme celui du Gascon de la Fable du bon La Fontaine, mais pourtant bien arrondis et d'une dimension respectable; regardez donc ces citrouilles au ventre rebondi que le dormeur de la fable remerciait la Providence de n'avoir pas suspendues aux branches d'un chêne de peur qu'elles ne lui tombent sur le nez et ne le défigurent; regardez ces salades, ces oignons, ces betteraves, ces navets, ce blé-d'inde, ces pommes de terre, cette avoine, cette orge, ce blé; voyez donc cette farine d'une blancheur éclatante faite avec du blé du pays par un moulin du pays, et puis, détracteurs du pays, ne parlez plus de la mauvaise qualité de la terre et de l'impossibilité de faire une vie sur la ferme.

Mais sortons de la salle d'exposition, allons sur le terrain avoisinant, quel beau spectacle ! Il y a même là une musique qui ne plairait pas assurément aux oreilles délicates, mais qui sonne agréablement aux oreilles de tous ceux qui s'intéressent à la ferme. C'est ici qu'on constate le mieux le progrès réalisé au pays, depuis quelques années. Si l'avenir n'est pas dans la culture elle-même, il est d'une manière indubitable dans l'élevage. Et enfin les habitants de Clare en semblent convaincus. Ce pays a toujours été renommé pour ses beaux bœufs, mais les bœufs faisaient laisser les vaches de côté. Pas d'intérêt, pas de soins pour elles. Pas d'efforts pour augmenter les troupeaux et améliorer les races. Tout cela aujourd'hui est chose du passé; cette année il y avait augmentation d'au moins soixante dix à soixante-quinze pour cent dans la quantité et une augmentation semblable dans la qualité. Un des signes les plus consolants pour l'avenir était

de voir les petits enfants venir eux-mêmes présenter leurs jeunes vaches aux juges avec un légitime orgueil.

Il ne faut pas oublier de mentionner une leçon pratique donnée aux fermiers. Sur une immense table qui prenait toute la longueur de la salle, il y avait tout un laboratoire d'entomologie — Sous verre chacun des différents insectes qui ravagent les arbres et les fruits; au-dessous une pancarte indiquant le nom de l'insecte; au pied de la vitrine une branche d'arbre et un plat de fruits attaqués par ces insectes. En face de ces branches rongées de ces fruits gangrénés, cancéreux qui n'avaient pas subi l'arrosage scientifique, un plat de beaux fruits sains et vermeils, produits d'arbres saignés et arrosés. Et un homme du métier pour expliquer tout cela aux intéressés. Il en était de même pour les pommes de terre. Un plant arrosé à côté d'un autre qui ne l'avait pas été. Un boisseau de patates à côté d'un autre pris dans le même terrain et dont l'un a été arrosé à la bouillie bordelaise et l'autre ne l'a pas été, avec des chiffres indiquant la différence par cent livres; cette exposition valait mieux que tous les discours qu'auraient pu faire les hommes les plus éloquents. Il n'y a rien de tel que les faits.

Mais le croirait-on ? on n'a pas seulement réussi jusqu'ici à intéresser les gens à l'agriculture, à déraciner, à faire tomber les préjugés universellement répandus contre la terre du pays, contre l'avenir agricole du pays, on n'a pas seulement réussi à faire augmenter et améliorer les troupeaux, on a réussi à former même des experts et des juges pour les expositions. Le gouvernement, cette année, avait choisi notre intelligent gérant de la crèmerie de Clare comme juge de l'industrie laitière aux expositions de Digby et de Petit Ruisseau, et cet expert a constaté avec satisfaction que le beurre présenté était de première qualité et atteignait une moyenne de quatre-vingt-onze pour cent.

Donc plus de ces affirmations fausses qui ont été jusqu'ici la ruine du pays: que ce pays n'a pas d'avenir agricole. Donc retour à la terre. Le laboureur aussi est soldat, participe à la défense, à l'honneur, à la prospérité de son pays. Donc à l'œuvre dès maintenant: Production et économie ! à l'œuvre pour l'année prochaine, à qui aura les plus beaux animaux et les plus beaux produits de la ferme.

Jean FERMIER.

A travers vingt-cinq années d'apostolat

LES EUDISTES AU CANADA

1890—1916

CHAPITRE PREMIER

*Les Eudistes et les œuvres de formation sacerdotale.
Ste-Anne de Church Point.*

(suite)

Cette nouvelle année qui s'ouvrait sous d'aussi heureux auspices, réservait pourtant au P. Blanche et à tous ses confrères une épreuve des plus pénibles: L. P. Cochet l'annonce en ces termes, dans une lettre du 17 décembre à l'un de ses anciens bien-faiteurs:

“.....Nous aussi nous avons été visités par la justice divine. Dans la nuit du samedi au dimanche de la Dédicace (27 novembre), le feu a pris au presbytère, dans la chambre du R. P. Supérieur, qui était aux malades. Les registres de la paroisse, notre bibliothèque, la caisse, tout a été consumé. Je n'ai plus que quelques cahiers. Tous mes vêtements, ma montre, mon bréviaire, mes sermons, mes retraites, j'ai tout perdu. Ça été, pour moi, une rude épreuve et dont j'ai peine à me remettre. Je tâche maintenant d'en tirer mon profit spirituel, mais c'est dur.

“Rien de bon ne se fait sans traverses ni sans croix: Je le comprends encore mieux depuis que je suis ici. Assurément je ne suis pas malheureux, je remercie même le bon Dieu de m'avoir envoyé en Amérique, car j'espère qu'il m'en récompensera. Nous semons dans les larmes, d'autres viendront après nous qui moissonneront dans la joie”.

Cette admirable lettre dit tout: la portée du désastre, l'accueil plein de résignation qui lui fut fait, les surnaturelles espérances qu'il fit concevoir.

Celles ci ne furent pas frustrées, et l'œuvre si durement éprouvée, reprit sa marche en avant avec un tel entrain que l'année suivante, (1894), à la soirée du 21 décembre une plume jeune et enthousiaste pouvait en tracer ce riant tableau plein de fraîcheur et de coloris:

“..... Alors (à l'arrivée des Pères) depuis l'Église jusqu'au rivage, l'œil avait beau chercher, il n'apercevait partout qu'un spectacle assez désolant: peu d'herbe et beaucoup de pierres. Seul, un bois de sapins et de mélèze rompait la monotonie du sol aride. En six ans, tout a été transformé. Les habitants de la contrée ont vu s'élever, comme par enchantement, ce beau Collège qui abrite aujourd'hui plus de 75 élèves; ce gracieux presbytère, dans lequel on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de sa structure si élégante, ou de sa disposition si commode. Et quand reviendront le doux soleil et les beaux jours, nos regards se reposeront avec bonheur sur ces vertes pelouses, égayées de corbeilles de fleurs qui s'étalent devant le Collège et tout autour du presbytère. Ce n'est pas tout. Derrière le Collège s'étend maintenant jusqu'à la mer une belle et vaste prairie qui rappelle celles qu'à chantées, en des vers si gracieux, le poète d'Évangéline.

Pour donner au paysage son dernier charme n'avons nous pas un grand bois de pins, d'épicéas et de mélèzes, tapissé de genévriers et de rosiers sauvages et traversé par un ruisseau qui coulera bientôt jusqu'à la mer. Mais tous les yeux n'ont pas vu encore les merveilles qui s'y préparent dans l'ombre. Bientôt il nous offrira de doux et frais ombrages, durant les chaleurs de l'été, et pendant l'hiver, des promenades à l'abri de ces brises glaciales qui nous viennent du Nord. Une grande allée, des sentiers de chèvres, des sièges rustiques, des ronds-points superbes, de belles vues sur la Baie Ste-Marie, et, dans un avenir qui n'est pas très éloigné peut-être, un étang aux eaux limpides, où l'ombre des bois et la lumière du soleil se reflèteront, dans les beaux jours, où nos successeurs patineront dans la saison des glaces; voilà des merveilles qui ne sont pas un rêve, mais une espérance qui a déjà commencé à se réaliser.”

La poésie elle-même s'en mêla et elle inspira à l'un de ses familiers cette gracieuse composition sur les armes du Collège :

“Duc in altum” :
Le ciel est loin :
Avec courage
Fuis le rivage
Heureux marin !

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ?
—Le ciel est pur, l'onde immobile,
Et j'entends une voix qui dit
Doucement, sur le flot tranquille :

—Que dit la voix sur les flots bleus ?
—Elle dit: "Je suis l'espérance,
"Voguez, ô passagers heureux
"Voguez, sur l'océan immense.

"Tendez toutes vos voiles,
"Aux souffles des zéphirs;
"Et les vagues et les étoiles
"Serviront aussi vos désirs."

—"Mais Espérance au front d'azur,
"Là-bas peut s'élever l'orage,
"Le Ciel peut cesser d'être pur,
"Et nous pouvons faire naufrage !

—"Non, dit-elle, arborez la croix,
"La croix de triomphe et de gloire;
"Puis au large ! . . . Écoutez ma voix :
"La croix conduit à la victoire.

"Souvenez-vous, que dans le ciel,
"Vous avez envoyé naguère
"Un ange implorer l'Éternel
"Et lui porter votre prière.

"Oh contre vous, que peut le vent,
"Quand Sainte-Anne à votre nacelle
"Prêtant son bras doux et puissant
"Vous mène à la rive éternelle ?"

—"Sainte-Anne éloigne les dangers,
"Voguons sous sa garde bénie.
"C'est l'Espérance ! ô passagers,
"Voguons pour Dieu, pour la patrie."

Il semble bien désormais que l'hiver et ses frimas eussent disparu pour toujours: on pouvait se laisser bercer par l'espérance et, en effet, de beaux jours, allaient luire pour l'humble collègue.

Au mois d'octobre 1898, Ste-Anne était grandement honorée par l'aimable et bienveillante visite qui daigna lui faire Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec.

Moins de trois mois plus tard, Mgr Murphy, vicaire général du diocèse de Halifax, et délégué de Sa Grandeur Mgr l'archevêque retenu, par la maladie, loin de la Baie Ste-Marie, en bénissait solennellement la nouvelle chapelle. "A la tribune, écrit l'un des témoins de ces fêtes, un orgue superbe, dons des anciens élèves de l'école St-Jean de Versailles à leurs frères de Ste-Anne, exhalait des flots d'harmonie et dirigeait les voix d'enfants qui chantaient des cantiques d'espérance. Aussi le soir, après une charmante séance dramatique et musicale, le R. P. Supérieur répondant aux vœux traditionnels de bonne et heureuse année et nous ouvrant son cœur tout débordant de gratitude envers Dieu, croyait-il pouvoir saluer devant tous, l'aurore de joie et de bonheur qu'il entrevoyait aux heures sombres de l'épreuve."

Mais Dieu, lui, en avait décidé autrement: dans l'affreuse et terrible nuit du 15 au 16 janvier 1899, après la rentrée des élèves, à la suite des vacances de Noël, le cri sinistre, "au feu," retentissait, pour la seconde fois à Ste-Anne.

Laissons ici la plume à celui que ce second et, en apparence irréparable malheur frappait plus que tous les autres: le R. P. Blanche a raconté lui-même, à son Supérieur Général, la catastrophe qui semblait bien devoir anéantir pour toujours l'œuvre de huit ans de souffrance et d'énergiques efforts.

"16 janvier 1899.

Mon Très Honoré Père,

Un immense malheur vient encore de nous frapper: notre cher collègue n'existe plus, il vient d'être, la nuit dernière, la proie des flammes. Mon Dieu! qu'allons nous devenir? Qu'allons nous faire? Lorsque le presbytère fut brulé, nous pûmes, dès le lendemain, continuer notre œuvre; mais aujourd'hui, tout est détruit, tout est à recommencer dans des conditions plus difficiles qu'au début.

Dimanche nous prenions définitivement possession du nouveau bâtiment; je chantais la grand'messe, et aux vêpres, admirant les belles cérémonies que nous pouvions faire dans notre nouvelle chapelle, entendant le chant des enfants qui chantaient de tout leur cœur, je remerciais le bon Dieu d'avoir vu achever cette œuvre. . . . Quelques heures, après il ne restait que des cendres de ce qui nous avait coûté tant de travaux, de dépenses et de soucis.

Dimanche soir, le veilleur quittait à neuf heures et demie le collège laissant toutes les fournaies en parfait état; à onze heures et demie un homme venant de la "Light" passait devant le collège et ne remarquait rien. Vers une heure du matin, le P. Lebastard qui habitait au premier étage, dans le nouveau bâtiment, entendit dans son sommeil un certain crépitement; il se leva, et, en ouvrant sa porte, sentit une très forte odeur de fumée. Il alla promptement avertir les deux Pères qui faisaient le dortoir de faire lever les enfants sans rien leur dire. Le P. Conan donna le signal, fait la prière et leur dit de se dépêcher à s'habiller; ils le firent sans rendre se compte de cet ordre et furent dans quelques instant prêts à descendre. Le Père Mérel eut plus de difficultés avec ses petits; son dortoir, au dessus du foyer de l'incendie commençait à se remplir de fumée, et un enfant cria: "Le feu!" Immédiatement ce fut un sauve qui peut général; nous aidâmes les enfants à se diriger au milieu d'une fumée suffocante; nous arrivâmes à les sauver tous....

Pendant ce temps, les flammes avançaient rapidement; nous ne pouvions réunir les tuyaux d'eau, les seaux manquaient, bientôt le feu se développa avec une telle énergie, qu'il fallut renoncer à tout espoir de sauver le Collège. Le vent venait de l'Ouest, la fumée et les étincelles se portaient directement sur le presbytère. Voyant là un nouveau danger, on cherche à sauver le mobilier; on s'y porte en foule; chacun fait son bagage, démégéna sa chambre, mais dans quel état! En quelques minutes tout le mobilier, tous les livres de la bibliothèque sont pêle-mêle jetés dans le chemin.

Le vent heureusement changé, remonta vers le Nord, et les étincelles du foyer de l'incendie passèrent alors entre les granges et les Sœurs de Charité. Cette crainte de propagation de l'incendie était écartée, mais le feu avait fait son œuvre. A trois heures, la destruction du Collège était complète.

Mon pauvre Père! quelle épreuve! Quelle en est la cause et que faire?... Nous songeons à continuer dans le presbytère les classes latines pour nos juvénistes et ceux qui voudront les suivre, à achever pour nos élèves les plus avancés qui demeureraient externes, la préparation aux grades D et E... Nous nous abandonnons à la Providence, qu'elle daigne veiller sur nous....

Gustave Blanche,

Prêtre Eudiste-Supérieur.

Il n'y avait plus qu'à revivre les heures pénibles des débuts, qu'on croyait alors bien disparues pour toujours: tout était à recommencer.

Le Père Blanche avec cet indomptable courage et cet irrésistible esprit de foi qui le caractérisaient, se remit à l'œuvre comme la première fois; il y fut, du reste, grandement aidé par la générosité de la population que ce malheur, qui ruinait à la fois nos espérances et les siennes, avait atteinte aussi profondément que nous-mêmes. M. L. A. Melanson et M. John Stuart recueillirent à leur table les Pères restés sans abri, et des femmes, dont le nom est inscrit au livre d'or des bienfaiteurs du Collège, parcoururent le pays, suscitant partout un admirable élan de charité et de dévouement.

Parmi tous ces bienfaiteurs, il en est un: le R. P. Gay, qui mérite d'occuper une place à part, dans notre souvenir reconnaissant. J'écrivais de lui au commencement de ce chapitre que nous le retrouverions au jour de l'épreuve, fidèle jusqu'au bout, à l'œuvre dont il était le père: le moment est venu de retracer une scène reconfortante de beauté et de grandeur d'âme dont le récit nous a été conservé par celui là même qui en fut le témoin.

“J'arrivais, un soir des premiers jours de novembre 1899, écrit le R. P. Dagnand, au presbytère de Tuskett, dans le comté de Yarmouth. Un brouillard humide et épais s'élevait de la rivière voisine et couvrait le pays. On m'avait vanté, au départ, les sites merveilleux de la région; tout avait pour moi un aspect désolé et pesait lourdement sur mon âme.

Le Père venait de sortir lorsque je me présentai, et je dus attendre son retour auprès du feu qui donna insensiblement à mes pensées, une teinte moins mélancolique et moins sombre. J'étais à demi réconcilié avec le monde lorsque le Père rentra.

“Soyez le bienvenu, me dit-il, et pardonnez-moi de n'avoir pas répondu à votre invitation du mois d'août; je vis en solitaire et en reclus et je ne vois personne.”

J'avais devant moi le P. Gay et me rappelait tout ce que le Collège Ste-Anne devait à son désintéressement. J'essayai de lui dire notre reconnaissance. Le Père m'interrompit vivement:

“Allons souper; je regrette d'avoir si peu de chose à vous offrir.” Le repas fini, et pour le Père, il durait à peine dix minutes, nous revînmes auprès du feu parler de Ste-Anne, des Pères, des élèves; on eut dit que le cœur du Père Gay n'eut jamais quitté

Ste-Marie. "Et vos ressources?" J'avouai sans détour que les dépenses de construction les avaient depuis longtemps épuisées, et que l'avenir me causait de cruelles inquiétudes.

Le Père m'écoutait, mettait quelques morceaux de charbon dans le poêle et tirait une bouffée de la vieille pipe de terre qu'il caressait entre ses doigts. Et il me dit sa confiance dans l'avenir d'une œuvre que Dieu éprouvait si fortement. Je vis son front se plisser sous l'effort de la pensée qui traversa son esprit, et de son ton de voix à peine perceptible, le P. Gay me dit avec la lenteur habituelle de sa parole: "J'ai à la banque un peu d'argent très légitimement acquis que je réservais pour mes vieux jours. Prenez-le, vous me servirez jusqu'à ma mort de modestes intérêts qui serviront à mon entretien. Du reste le Collège Ste-Anne sera mon seul héritier. *"

.....
La reconstruction du Collège commença dès le printemps, et, à la fin de juillet, les toits étaient terminés. Le 12 septembre suivant, le Collège rouvrait ses portes; le Père Blanche n'avait pas la joie d'assister à la résurrection de l'œuvre qu'il avait véritablement enfantée dans les larmes: l'obéissance l'avait, en effet, rappelé en France, une fois son terme de supériorité expiré.

Il eut un digne continuateur de son zèle entreprenant dans la personne du R. P. Dagnaud, son successeur. C'est à celui-ci qu'incombait la tâche délicate de restaurer Ste-Anne et d'en maintenir les traditions. Il le fit pendant les neuf années "de haute édification spirituelle et matérielle", qu'il y passa. Sous son habile direction, le Collège connut bientôt des jours meilleurs: le nombre des élèves s'accrut considérablement; il en vint de tous les coins de l'Acadie, des parties françaises des États-Unis; la réputation sans cesse grandissante de notre jeune institution se répandit même jusqu'aux îles lointaines de Cuba et des Antilles, qui, pendant plusieurs années nous envoyèrent tout un contingent de leurs insulaires, dont, il faut bien l'avouer, on n'eut pas précisément toujours à se louer.

Les désastres qui avaient marqué les années de supériorité du Père Blanche avaient, on le devine, singulièrement obéré les

(*) Le R. P. Gay est mort en juillet 1901, à l'école St-Jean de Versailles, entre les bras du P. Blanche, dans un voyage qu'il faisait en France pour revoir sa famille.

A côté du nom du P. Gay, nous plaçons avec reconnaissance, le nom du R. P. Ory, Eudiste, qui a consacré à l'œuvre de la Pointe de l'Église, la large fortune qu'il possédait. Nous citerons, enfin, parmi d'autres noms celui du R. P. Gaudet, prêtre acadien, mort, curé de l'Épiphanie, P.Q. (note du R. P. Dagnaud).

finances de la maison : ce fut le mérite du R. P. Dagnand d'en combler le déficit. Il y réussit grâce à de véritables tours de force ; sa vigoureuse administration s'étendit même aux plus infimes détails s'il faut en croire certains bons mots demeurés légendaires.

La construction de l'Eglise Ste-Marie à laquelle il se donna entièrement, dans la seconde partie de son supérieurat, le remit plus que jamais en contact... avec les chiffres. A partir de ce moment là, le Collège passa nécessairement au second plan, dans ses préoccupations.

En 1908, la Providence qui fait toujours bien les choses, lui ménagea un successeur, qui serait, lui, entièrement sinon exclusivement, l'homme du Collège : le R. P. Chiasson. Nul plus que celui-ci n'était à même de comprendre cette oeuvre, à laquelle il a consacré les plus belles et les plus fécondes années de sa vie sacerdotale. Sa prudente administration allait en fixer complètement les traditions. Conserver et développer dans ce qu'il avait de bon, ce qui avait été fait précédemment, tel semble être le programme que s'imposa le nouveau supérieur, à son entrée en charge ; il ne s'en écarta jamais, durant tout le temps qu'il passera à la tête du Collège.

Son premier acte, fut de doter Ste-Anne d'un immense patinoir couvert, qui répondait aux vœux des élèves et aux exigences de la discipline dans un pays, comme la Baie Ste-Marie, où l'hiver suspend, pour de longs mois, tout exercice physique, sur les cours de récréations.

Les programmes d'études furent heureusement remaniés ; les anciennes organisations reçurent une impulsion nouvelle d'autres surgirent bientôt pour faire face à de nouveaux besoins : c'est ainsi que, à côté des différentes congrégations de la maison, des Académies Littéraires de St-Thomas et de St-Patrice, où les jeunes gens de langue française, aussi bien que de langue anglaise, pouvait s'initier à l'art de bien dire ; on vit surgir successivement un Corps de Cadets, et le premier groupement acadien d'A. C. J. C. : celui-ci pour préparer à la race française des lutteurs ardents et convaincus ; celui-là pour familiariser notre jeunesse avec le maniement des armes, et la tremper, au contact de la discipline militaire.

R. P. Em. GEORGES, c. j. m.
(A continuer.)

Opérations financières de la Société l'Assomption

Durant 1917

Caisse au décès

RECETTES

Balance au 31 décembre 1916	\$ 46.683.78	
Cotisations	15.904.91	
Intérêts	2.183.68	
		\$ 64.772.37

DÉBOURSÉS

Payés aux bénéficiaires		5.600.00
Balance au 31 décembre 1917		5.9172.37

Caisse des malades

RECETTES

Cotisations	16.510.84	
Souscriptions, etc.	4.500.00	
		20.010.84

DÉBOURSÉS

Bénéfices payés	14.443.13	
Intérêts	219.05	
Déficit remboursé	5.103.32	
		19.765.50
Balance au 31 décembre 1917		1.245.34

Caisse écolière, hommes

RECETTES

Balance au 31 décembre 1916	210.98	
Cotisations	2.511.31	
Intérêts	1.67	
		2.723.96

DÉBOURSÉS

Payé au Collège Saint-Joseph	\$ 1,506.00	
Payé au Collège Sainte-Anne	603.00	
Pensions, protégés de la Caisse Agricole	490.07	
		2.599.07
Balance au 31 décembre, 1917		124.89

Caisse Ecolière, Femmes

RECETTES

Balance au 31 décembre, 1916	83.28	
Cotisations	532.00	\$615.28

DEBOURSES

Académie N. D. du Sacré-Coeur, St-Joseph, N.B.	112.00	
Couvent Immaculée Conception, Bouctouche, N. B.	160.40	
Congrégation des Filles de Jésus, Chéticamp, N. E.	95.00	
Congrégation de Notre Dame, St-Louis, N. B.	100.00	
		467.40
Balance, 31 décembre 1917		147.88

Caisse d'Administration Générale

RECETTES

Cotisations	\$8,304.18	
Revisions des Examens	469.10	
Papeterie et Livres	216.07	
Insignes et Sceaux	181.55	
Cautionnements des percepteurs	137.25	
Souscriptions, etc.	4,055.80	\$13,363.95

DEBOURSES

Salaires:—		
Secrétaire-Trésorier	\$1,210.00	
Aviser-Légal	300.00	
Vérificateur	100.00	
Organisateurs	2,657.50	
Employés du Bureau	732.00	
Dépenses de voyage:—		
Officiers Généraux pour réunions etc.,	335.94	
Organisateurs	1,973.83	
Revisions des Examens	462.50	
Loyer du Bureau	250.00	
Eclairage du Bureau	15.35	
Timbres de poste	245.00	
Téléphones et Télégrammes	57.15	
Cautionnement	119.20	
Assurance sur meuble	6.50	
Taxe de la ville	47.50	

Permis d'affaires, Massachusetts et Québec	30.00
Actuaire, Evaluation des Certificats	50.00
Impressions pour Bureau	256.57
Livres pour succursales	240.84
Insignes et Sceaux	110.43
Papeterie, encre, etc.,	24.05
Fournitures, etc.,	10.33
Rubans, etc., pour clavigraphes	6.15
Dépenses Diverses	58.59
Intérêts	152.80
Déficits remboursés	2.851.13
	12.303.37
Balance au 31 décembre 1917,	1.060.58

BALANCE AU CREDIT DE LA SOCIETE
au 31 décembre 1917

Caisse aux décès	\$59.172.37
Caisse des malades	1.245.34
Caisse Ecolière, Hommes	124.89
Caisse Ecolière, Femmes	147.88
Caisse d'Administration Générale	1.060.58
	<hr/>
Grand Total	\$61.751.06

PLACEMENT DES FONDS
au 31 décembre 1917

Prêt,—Paroisse L'Assomption, Moncton, N. B.	\$17.000.00
Prêt,—Paroisse Saint-Timothée, Adamsville, N. B.	3.000.00
Prêt,—Paroisse de Grand Shemogue, N. B.	1.000.00
Dépôt,—Trésorier de la Province de Québec	5.000.00
La Banque Provinciale du Canada	34.822.50
Argent en Caisse	1.284.92
Total	\$62.107.42

A DEDUIRE:—

Chèques émis par la Société mais non encore présenté à la Banque pour paiement le 31 décembre 1917	356.36
Balance	\$61.751.06

Certifié correct,

(Signé) **B.-A. Bourgeois,** (Signé) **Alexandre-J. Doucet,**
Vérificateur. Comptable.

Les vocables Algonquins et caribes qui sont entrés dans la langue, etc.

suite et fin

Des preuves ? Elles abondent. J'en ai déjà fourni une. M. Berloin va nous en trouver d'autres.

“La femme est tirée de l'homme, nous dit-il, ce qui signifie *iskwe* ; c'est encore l'hébreu *ischia*. *L'iskwe* ou *ikkwe* algique se prolonge dans le grec *gunê*, le latin *uxor*, l'anglais *queen*.”

En Algonquin, continue le même auteur, femme se dit *iskew*. Or *wew*, *weye*, *wife*, Ève, c'est le même mot ; simple différence de graphie.

Il y a aussi l'allemand *weib*. J'omets à dessein *vrawe* féminin de *varo*, qui signifie homme.

En voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer, malgré Henri IV, que rien n'a moins varié sur terre que le mot Femme, que l'on peut suivre à la piste, depuis l'Éden jusque sous la cabane de nos Micmacs.

TUPI :

Tente, parmi les Sauvages de l'ouest canadien. Les Anglais emploient ce mot fréquemment.

TOMAHAWK :

Casse-tête, massue dont les Iroquois se servaient à la guerre. Châteaubriand emploie ce mot dans *Atala*.

TOMATE :

Le *lycoperoicum esculentum* des botanistes. Fruit d'un beau rouge, servi, soit “nature” soit en sauce sur nos tables. Tire son nom du mexicain *tomatl*.

TOPINAMBOUR :

L'helianthus tuberosus. Tubercule comestible, dont les feuilles sont employées comme fourrage. Distillé, on en fait un alcool.

Tire son nom d'un peuple sud-américain appelé *topinambour* par les premiers découvreurs. Le *topinambour* des Antilles, zingibéracée féculifère, diffère de celui du sud de l'Amérique.

TORNADO OU TOURNADE :

Cyclone des Antilles. (Voir ouragan). Les Anglais ont pris le mot chez les indigènes; et nous le prenons des Anglais.

TOULADIS, ou *touradis* :

Mot abénaquis qui signifie une truite grise de grande dimension.

On l'appelle *togue* dans l'État du Maine, et *kokomeche* parmi les Montagnais.

On trouve dans la province de Québec un lac et une rivière qui portent le nom de Touladis.

WAPITI :

De Puyjalon le définit "grand cerf canadien." C'est proprement le *cervus canadensis*.

Il se rencontre dans les terrains de chasse du grand nord-ouest canadien, principalement sur le côté oriental des Montagnes Rocheuses ; mais il s'en va s'éteignant.

WASH ou OUASH :

Tanière, dans la province de Québec.

WAMPUM :

Chapelet fait avec des coquillages et qui, chez les indigènes, servait d'objet d'échange et de monnaie. On en faisait aussi des ceintures et des ornements. Ce mot inconnu en Acadie, est entré dans la langue anglaise.

Plusieurs romanciers français s'en sont servi.

WIGWAM :

Mot passé dans la langue française et qui signifie hutte indienne, une hutte conique. Les Acadiens n'emploient pas ce mot : ils disent plutôt une *cabane sauvage*. *Sauvage* ici, est un génitif : cabane de Sauvage, comme dans *hôtel-Dieu*, etc.

P. POIRIER.

“Par chez nous”

Un Acadien d'Ottawa, Monsieur Hyacinthe Arsenault, vient d'inaugurer un bureau de traduction appelé: “Le Bureau de traduction International”. Cette oeuvre est la seule du genre au Canada et est appelée à rendre de grands services à la langue française en Amérique. Il nous fait plaisir d'apprendre que ce Bureau a obtenu le travail de la traduction du bill de Montréal. Les personnes qui auraient des travaux français à faire traduire en anglais ou vice versa, peuvent s'adresser à Monsieur Arsenault et à ses associés comme à des maîtres en la matière.

Nos meilleurs voeux de succès à la nouvelle organisation.

Monsieur Pierre LeBlanc, un Acadien du comté de Bonaventure, P.Q., et ingénieur scaphandrier, vient de découvrir un procédé scientifique pour empêcher les sous-marins de couler les bateaux. D'après cette découverte, 75 pour cent des pertes maritimes peut être évité. Le procédé est maintenant entre les mains de l'Amirauté anglaise pour considération. Sera-ce un Acadien qui va permettre aux Alliés de résister aux attaques sous-marines allemandes et par là gagner cette misérable guerre?

La Société historique de Montréal honorait, ces jours derniers, un second Acadien, en admettant au nombre de ses membres correspondants, Monsieur l'abbé Arthur Melançon, auteur du RETOUR A LA TERRE.

Nous nous joignons aux amis du jeune littérateur pour lui offrir nos félicitations.

La Société l'Assomption veut atteindre vingt-cinq mille membres et l'“Evangéline” désire doubler le nombre de ses abonnés. Ce sont deux nobles buts à poursuivre, et nous devons faire des efforts pour aider l'une et l'autre à arriver à ce degré de perfection.

Résolution adoptée par la Société S.-Jean-Baptiste de Montréal, à son Congrès du 14 mars 1918.

Dr AUCOIN,

Directeur de la Revue Acadienne,

Les délégués de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, réunis en Congrès annuel, avant de mettre fin à leurs travaux, tiennent à exprimer la résolution suivante:

“A l'élément acadien, l'ainé de la grande famille française d'Amérique, donnant l'exemple de la fidélité à la foi catholique et à la langue française, qui ont fait la force de notre nationalité, ils réitèrent l'expression de leur ardente et sympathique admiration”.

AUTHENTIQUE

EMILE MILLER, Chef du Secretariat.

REPOSE:

LA SOCIÉTÉ ST-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL.

Chers Messieurs,

Je m'empresse d'accuser réception d'une copie de la résolution formulée par le Congrès de votre Société, le 14 mars dernier au sujet des Acadiens.

Cette marque de sympathie, avec tant d'autres de votre part, ne fera que consolider, chez nous, nos liens avec la vieille province de Québec, et affermir notre attachement au patrimoine des aïeux.

Au nom donc, de la petite colonie acadienne de Montréal, et par anticipation aux voix reconnaissantes d'Acadie, je vous réitère nos plus sincères sentiments de fraternelles amitiés.

Bien à vous,

EDMOND-D. AUCOIN,

E. A.

NOS ABONNÉS POUR 1918

S. G. Mgr Paul Bruchési,	Montréal
Mgr Jean Hébert, P. D., V. G.	Bouctouche, N.B.
R. P. L. M. Le Doré, Eudiste	Parc Laval, P. Q.
Maison Bienheureux Jean Eudes,	Bathurst, N.B.
M. J.-E. St-André	Moncton, N.B.
M. Médéric Chiasson	Rogerville, N.B.
M. Philippe-P. LeBlanc	Moncton, N.B.
Mlle Elise Collet	St-Jean, N.B.
L'Abbé F.-A. Bourgeois	Adamsville, N.B.
R. P. Em. Georges	Bathurst Ouest, N.B.
M. J. S. Poirier	St-Alexis Station, P.Q.
Mlle Marie Louise Dufour	Avignon, P.Q.
Rév. S. S. Ludger	St-Louis de Kent, N.B.
L'Abbé J.-Louis Chiasson	Boiestown, N.B.
M. J. F. Herbin	Wolfville, N.E.
M. J. H. Grenier	Rutland, V.S.
M. J. P. Garneau	Québec
M. Félix Michaud	Bouctouche, N.B.
M. Jérémie Doiron	Rogerville, N.B.
M. J. H. Charbonneau	Ste-Jovite, P.Q.
M. L. A. Soucy	St-Basile, N.B.
M. Alcide Richard	St-Ligori, P.Q.
M. Omer Fréchette	Landford, Maine
Rév. Frère Francis	Hawhesburg, Ont.
M. Frédéric Landry	Burnsville, N.B.
M. Frs. Richer	Montréal.
M. V. A. Richard	Montréal.
M. Th. de Baustremont	Paris, France.
M. Henri Corbière	Sèvres, France.
M. A. Lavoie	Pointe de l'Eglise, N.E.
Dr. J. Emile LeBlanc	Pibinico Ouest, N.B.
M. Louis R. Robichaud	Rivière des Coches, N.B.
M. Louis A. d'Entremont	Pubinico Ouest, N.E.
M. Guy Vanier,	Montréal, P.Q.
M. Thomas LeBlanc	Pointe de l'Eglise, N.E.
Mlle Marie-Anne Lanteigne	Montréal

TEL. ST-LOUIS 1298

Maintenant que le beau temps arrive, venez vous procurer vos habits de printemps. Malgré l'augmentation du coût des marchandises, nos prix sont toujours les mêmes.

JOSEPH COURVILLE, ENG.

Tailleur, agent du "SEMI-READY"
Habits pressés et réparés.
Coiffures d'enfants, une spécialité.

NOUS TENONS LA MERCERIE
COMPLETE
POUR HOMMES

381, RUE BEAUBIEN

CONSULTATIONS

2 à 4 P.M.
7 à 9 P.M.

TEL. S.-L. 6085

Tél. St-Louis 3732

Docteur C.-E. Gaudet

EX-INTERNE DES HOPITAUX
NOTRE-DAME ET ST-PAUL

MALADIE DES ENFANTS

2491, rue Mance
ANGLE BERNARD

Montréal

A. Cadieux

Manufacturier Dentaire

237, rue Chambord, Montreal
Angle Mont-Royal

LA

Librairie Française de l'Acadien Limitée

MONCTON, N. B.

La nouvelle librairie française de l'Acadien Limitée, s'efforce de procurer aux acheteurs les volumes les plus aptes à développer, chez nous, le goût de la bonne littérature française et principalement ceux qui ont trait à l'histoire de l'Acadie. On peut échanger les volumes en bon ordre après en avoir fait la lecture.

Messieurs de la haute-ville, Montréal

Faites faire vos travaux d'impression à l'imprimerie du journal

LE NORD

Satisfaction garantie.

176, rue Beaubien

RECUEIL

15 JUL. 1975

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC